

L'Emir se servoit de ce personnage pour semer la division entre les puissances rivales de l'empire ; & ce bas artifice réussissoit presque toujours par l'habileté d'Al-Ahdah.

[ 983. ]

L'empereur Basile avoit écrit à Adadoddaula , pour terminer quelques différends survenus entre les deux nations. L'Emir répond au nom du Calife , & charge le Cadi Abubècre-Mohammed , que l'on nommoit le fils du Jardinier , parce que son pere avoit exercé cette profession , d'aller trouver le monarque Chrétien à Constantinople. L'ambassadeur Musulman , ayant été admis à l'audience , eut ordre de se prosterner devant l'empereur. Il le refusa ; & cette fierté Sarafine piqua les courtisans , qui voulurent , à quelque prix que ce fût , l'obliger à s'humilier devant leur prince. Le lendemain , ils le firent entrer par une porte où il ne pouvoit passer sans se courber , ou plutôt sans se traîner presque par terre. Le Cadi , qui sentit le dessein de la cour , passa à reculer , & se retourna ensuite tout droit du côté de Basile. Cette ambassade fut la dernière action de l'Emirat d'Adadoddaula , qui cessa de vivre peu de tems après , emportant dans le tombeau la gloire d'avoir

fait moins de mal que ses prédécesseurs. Sur le point de mourir, il s'écria : « Hé-  
 » las ! à quoi me servent maintenant mes  
 » grands biens & mes prospérités ? ma  
 » puissance va expirer avec moi ! » Il étoit  
 d'usage que le Calife nommât lui-même  
 l'Emir-Al-Omra. Dans cette circonstance,  
 les grands & les officiers le dépouillèrent  
 encore de ce droit, en décorant de cette  
 dignité Sam-Samoddaula, l'un des fils de  
 l'Emir défunt. Ils lui prêterent serment de  
 fidélité, & ne laissèrent au monarque que  
 la liberté de ratifier leur choix. Tay-Lil-  
 lah parut s'y prêter de bonne grace, &  
 vint complimenter son nouveau ministre  
 de ce qu'on l'avoit choisi pour être son ty-  
 ran. Il l'installa, & le revêtit lui-même  
 des habits royaux. Mais ce prince ne jouit  
 pas long-tems de ce poste important,  
 dont Scherfaldoulat, son frere, le dé-  
 pouilla, pour le jeter dans une noire  
 prison ; puis il força le Calife à lui con-  
 férer l'étendard, le manteau royal, & l'acte  
 qui le déclaroit Emir-Al-Omra.

[988.]

Un poète satyrique avoit composé des  
 vers fort injurieux contre le Visir & con-  
 tre le secrétaire des commandemens du  
 Calife Aziz-Billah, dans lesquels la mal-  
 heureuse veuve du satyrique n'avoit point

épargné le prince lui-même. Les deux officiers lui en portèrent leurs plaintes, & lui demanderent avec instance le châtiement du téméraire. Le monarque, après avoir lu les vers, leur dit : « Comme j'ai » part avec vous à l'injure, je desire que » vous preniez part avec moi au mérite » du pardon que je lui accorde. »

[ 991. ]

Scherfaldoulat meurt, & Baha-Aldoula, son frere, s'empare de son trône, au mépris des droits du fils de cet Emir, qu'il immole à son ambition. Aussi altéré d'argent que d'honneurs, il entreprend de dépouiller le Calife de ses richesses; & pour cet effet, il lui envoie demander par un officier la permission de lui rendre visite dans son palais. Tay-Lillah, qui n'avoit aucun mauvais soupçon, fait préparer une fête magnifique pour le recevoir avec plus d'honneur. Au jour marqué, l'Emir se rend auprès du monarque, qu'il trouve assis sur sa chaire impériale; il se prosterne, & s'assied ensuite sur le siège qu'on lui avoit préparé. En même tems, il entre dans la salle une grande foule de gens, dont le flux & reflux cause un grand tumulte. Pendant cette espece de trouble, un officier Dilémite, qui avoit suivi l'Emir, s'approche du commandant des Fidèles,

comme pour lui baiser la main , le tire par le bras , le jette en bas de son trône , & l'enveloppe dans un tapis , dans lequel il le transporte , aidé de quelques-uns de ses compatriotes , au palais de Baha-Aldoula. Là , on le contraignit de donner sa démission en faveur d'Abul-Abbas-Ahmed , petit-fils du Calife Moctader , qui fut proclamé sous le nom de Cader-Billah. Tay-Lillah vécut encore dix ans après sa déposition , & fut admis dans la familiarité de son successeur.

Le nouveau monarque étoit de la famille des Bovides , par sa mere , fille d'un Emir Al-Omra , & proche parent par conséquent de Baha-Aldoula. Tandis qu'on le déclaroit souverain à Bagdad , il racontoit au prince d'Al-Batihah , à la cour duquel il s'étoit réfugié pour éviter le ressentiment de Tay-Lillah qu'il avoit offensé , un songe qui présageoit sa future grandeur. « Il me sembloit , disoit-il , que » j'entrois dans un marais dont l'eau crût » si soudainement , que j'aurois été dans » une peine extrême , si je n'y avois » aperçu un pont. Cependant il falloit » gagner ce pont , & je n'y serois jamais » parvenu si un homme d'une taille extraordinaire ne se fût offert de me passer jusques-là. Lorsque je fus en sûreté



» du côté de l'eau, la crainte me faisoit à  
» la vue de cet homme; mais il me ras-  
» sura en me disant : Je suis Ali, je  
» viens pour vous annoncer que vous ré-  
» gnerez bientôt, & que vous siégerez  
» long-tems sur la chaire du prophète :  
» songez-vous alors de prendre soin de  
» ma postérité.» A peine finissoit-il ces  
mots, que les députés de l'Emir vinrent  
lui annoncer son élévation. Le prince, qui  
l'avoit si bien reçu dans son palais, n'ap-  
prit cette nouvelle qu'avec les transports  
de cette joie pure qu'inspire la sincère  
amitié. Il donna à Cader un magnifique  
équipage pour le conduire jusqu'à Bag-  
dad; & pour qu'il ne manquât rien à  
ses procédés généreux, il voulut l'accom-  
pagner en personne avec toutes ses trou-  
pes jusqu'aux frontières de ses états. Baha-  
Aldoula l'y vint recevoir avec tous les  
grands de la cour, & lui prêta publique-  
ment le serment de fidélité. Ensuite le  
Calife fit son entrée dans la capitale, où  
il ordonna toutes choses avec beaucoup  
plus d'autorité que n'avoient fait depuis  
long-tems ses prédécesseurs. L'Emir qui  
avoit déposé Tay-Lillah, parce qu'il en  
prenoit trop, trouva la sienne beaucoup  
affoiblie sous le long règne de ce prince  
qu'il avoit élevé lui-même; & les discor-

des de ses enfans, qui se disputèrent vivement son héritage après sa mort, rendirent enfin au califat la plus grande partie de sa puissance.

[ 996. ]

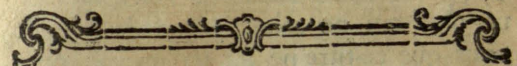
Aziz-Billah meurt dans le tems qu'il projettoit une grande expédition contre les Grecs, qui avoient souvent troublé la tranquillité de ses états. Prince digne du trône par ses qualités vraiment royales, bon & sage par caractère, il regardoit son peuple comme la plus chere portion de sa famille; & il le gouverna toujours avec cette douceur, cette équité, cette modération qui font couler les larmes sur les tombeaux des bons rois, & qui font le plus bel éloge des souverains. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir donné trop d'empire au Chrétien Isa, qui fut son secrétaire d'état, & au Juif Manassé, qui remplissoit la charge de trésorier de Syrie. Ces deux ministres, abusant de leur fortune, protégeoient ceux de leur religion, qui, fiers d'un tel appui, insultoient les Musulmans, & pouissoient même l'excès jusqu'à s'attrouper pour les maltraiter. Le Calife n'étoit pas instruit de ces désordres: les citoyens de Mefr eurent recours à un innocent stratagème

pour les exposer au prince. Ils firent une figure de femme de carton, qu'ils placèrent sur un chemin par où Aziz devoit passer, & qui tenoit à la main cette requête un peu satyrique : « Nous vous con-  
 » jurons, au nom de celui qui a donné  
 » à Isa & à Manassé le pouvoir de ren-  
 » dre les Chrétiens & les Juifs insolens,  
 » & qui s'est servi de vous pour humilier  
 » les Fidèles, de nous dire quand les  
 » maux que nous éprouvons finiront. »  
 Loin de s'offenser de cette requête, le monarque congédia dans le moment Isa, qui avoit le plus d'ascendant sur lui, & le dépouilla de tous les biens qu'il avoit acquis avant sa disgrâce.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generali  
 CONSEJERÍA DE CULTURA

UNTA DE ANDALUCIA





HAKEM - BEMRILLAH , *en Égypte,*

ET

CADER - BILLAH , *à Bagdad.*

[ 997. ]

LE monarque Fathimite laissoit un fils, appelé Abu-Ali-Almanfor ; mais, comme ce jeune prince n'avoit encore que onze ans , & que son âge ne lui permettoit pas de tenir lui-même les rênes de l'état, Aziz , avant de mourir, nomma pour régent de l'empire, un de ses eunuques blancs, nommé Arjuan, qui, par sa capacité, ses services & sa fidélité, étoit digne de ce choix. Ce ministre fit aussi-tôt reconnoître Almanfor, & lui donna le nom de Hakem-Bemrillah.

[ 1000. ]

Le Calife de Bagdad se rappelant sans cesse le songe qu'il avoit eu avant sa proclamation ; & , voulant remplir les promesses solennelles qu'il avoit faites à Ali, comble de faveurs la postérité de cet Iman , & semble ne recouvrer son autorité sur les Emirs, que pour la partager avec cette illustre famille. Il lui donne



un chef qui ne relevoit que de lui ; & pour que ce titre ne fût pas un vain nom, il décore ce chef de la charge de second Iman , & de premier Cadi de la province de Bagdad. Jamais les princes de la maison d'Abbas n'avoient tant fait pour les Alides.

[ 1006. ]

Un rebelle, qui se disoit descendant de Hésam, fils d'Abdalmélec, un des Califes Ommiades, prend les armes en Egypte, & prétend détrôner Hakem, qu'il traite d'usurpateur. Comme il distribuoit auparavant de l'eau dans des bouteilles, on l'appelloit le Pere de la Bouëille. Il commença par s'ériger en réformateur, à l'exemple de tous les séditieux qui l'avoient précédé. Il prêchoit dans les rues, sur les grands chemins, dans tous les lieux publics, exhortant ses auditeurs à renoncer à leurs péchés & à vivre saintement. Par cette dévotion apparente, il se fit une multitude de sectateurs, avec lesquels il essaya de dogmatiser, le cimeterre à la main, comme avoit fait le grand apôtre, dont il voulut être le vicaire. La fortune seconda son audace. Il s'empara de la ville de Barka, défit un des généraux du Calife Fathimite, & se rendit maître de toute la Haute-Egypte. Tant de succès rapides

pidés le rendirent redoutable. Hakem, alarmé pour sa couronne, crut devoir employer contre lui toutes les forces de l'empire. Plusieurs armées marchèrent contre les rebelles, qui se défendirent avec une valeur héroïque, & qui ne céderent qu'au grand nombre. Leur dernière défaite fut si complète, qu'il n'en resta pas deux cents; & le Pere de la Bouteille lui-même fut fait prisonnier. On le conduisit au monarque, qui le fit mettre pieds & poings liés sur un chameau, avec un singe derrière lui, qui, lui frappant continuellement la tête, lui donna la mort. Son cadavre fut mis en pièces, & l'on en exposa les membres dans les divers quartiers de Meſr.

[ 1010. ]

Hakem fait maudire les Califes qui avoient précédé Ali, & sur-tout les monarques Abbassides. Cader-Billah, pour lui répondre, publie un manifeste, signé des chefs de la famille du prophète, d'un grand nombre de Cadis, & de divers sçavans du plus grand mérite. « Voici ce » que pensent & assurent ceux qui ont » souscrit ici, disoit le souverain de Bagdad; ils sont dignes de foi en tout ce » qu'ils avancent. Ils affirment que Moez, » fils d'Ismaël, tiroit son origine de Di-

*An. Arabes.*

N n

» fahî, fils de Saïd, père & fondateur  
 » d'une secte impie. Ils affirment aussi  
 » qu'Almanfor, qui prétend régner main-  
 » tenant en Egypte, sous le nom de Ha-  
 » kem, est un homme de néant, sorti de  
 » la bassesse, & venu comme un cham-  
 » pignon, sur lequel puissent tomber tou-  
 » tes les plaies & malédictions de Dieu !  
 » & que, comme il est petit-fils de Moëz,  
 » il est issu des mêmes ancêtres, qui  
 » étoient l'écume du genre humain, l'op-  
 » probre du Musulmanisme, les pestes de  
 » la société, des infâmes, des imposteurs,  
 » entièrement indignes de l'illustre famille  
 » dont ils prétendent tirer leur origine.  
 » Dieu veuille damner éternellement ces  
 » réprouvés & ces rebelles, & puissent-  
 » ils être à jamais maudits de ceux qui  
 » aiment la vérité & la vertu ! »

[1011.]

Le Néron de l'Egypte, Hakem donne  
 dans toutes les cruelles extravagances que  
 peut inspirer le despotisme. Mortel en-  
 nemi des femmes, il en fait périr un grand  
 nombre, & défend aux autres de jamais  
 quitter leurs maisons, sous quelque pré-  
 texte que ce soit, & même de monter  
 sur les terrasses pour y prendre le frais  
 suivant la coutume de l'Orient. Il pro-  
 hibait, sous des peines très-sévères, toutes

les chauffers à leur usage ; & les ouvriers qui osoient enfreindre cet édit, étoient punis de mort. Il falloit présenter à ces infortunées recluses ce qui leur étoit nécessaire, avec des especes de pelles à manches longs, pendant que leurs portes étoient entr'ouvertes, & qu'elles se tenoient derrière, sans se faire voir, même à leurs époux. Les maris murmurèrent d'un pareil acte de tyrannie, sur-tout à cause de la nécessité où ils se voyoient réduits d'aller eux-mêmes aux marchés, faire les provisions de la famille ; le despote appaisa leurs clameurs, en rendant un nouvel arrêt qui ordonnoit de laisser les boutiques ouvertes & très-éclairées pendant la nuit, & qui permettoit de débiter désormais par les rues toutes les denrées nécessaires au soutien de la vie.

[ 1015. ]

Un imposteur, suscité sans doute par le tyran Fathimite, prend la qualité de prophète, & se fait connoître sous le nom de Darari. Il enseignoit que Hakem étoit Dieu, que sa main puissante avoit créé l'univers, & qu'on devoit l'adorer. Le monarque, bien loin de s'opposer à cette extravagante doctrine, s'efforça de l'appuyer, en se rendant tous les matins, avant le jour, sur une montagne, où il



disoit avoir des entretiens familiers avec l'Être suprême. Le fourbe qui s'annonçoit comme son apôtre, ayant fait une liste de seize mille adorateurs, qui déjà le reconnoissoient pour leur divinité, vint la lui présenter; le Calife le combla de caresses, & lui assigna pour prix de son zèle, le premier rang à sa cour. Mais un jour qu'il étoit assis dans le char du monarque, un Turc lui donna la mort, ce qui causa le plus grand trouble au Caire. La populace pilla, durant trois jours, la maison de Darari, & mit en pièces plusieurs de ses profélytes. Comme les portes de la ville demeurèrent fermées pendant le tumulte, l'assassin ne put échapper; il fut pris, mis en prison, & exécuté pour le crime qu'il avoit commis. Le supplice de cet homme inspira une nouvelle audace aux sectateurs de Darari; un de ses disciples, nommé Hamza, osa propager ses sentimens abominables; &, prenant le titre de directeur des Fidèles, il outra encore la doctrine impie de son maître, en permettant le mariage entre les freres & les sœurs, les peres & leurs filles, les meres & leurs enfans. Il envoya des prédicateurs à Mefr & dans tout son territoire, aussi-bien qu'en divers cantons de Syrie, où leur morale douce & commode fit de rapides progrès. Hakem, instruit de ces

succès, manda son précurseur; & voyant que le nombre de ses adorateurs se multiplioit tous les jours, il cessa de remplir toutes les fonctions publiques, de faire la priere, de prêcher le vendredi, d'observer les jeûnes & les fêtes prescrites dans l'Alcoran; il abolit le pèlerinage de la Mecque, & fit lui-même celui du temple de Thaalab, dans l'Arabie-Heureuse. Enfin il cessa d'envoyer, tous les ans, à la Caaba, une riche pièce de damas, comme ses prédécesseurs. Ces innovations furent un terrible scandale pour tous les sages Musulmans de sa domination, qui craignirent que l'Islamisme ne cessât bientôt d'être la religion de l'empire Fathimite.

[1018.]

Les Egyptiens gémissent sous le joug de la plus dure & de la plus cruelle tyrannie. Plusieurs écrivirent au despote des lettres anonymes, remplies de plaintes amères & de terribles imprécations. D'autres allerent jusqu'à mettre sur un grand chemin une figure de femme, ayant une ceinture & des souliers, & tenant un papier cacheté à la main. Hakem, ayant passé peu après dans cet endroit, prit ce papier & le lut; mais il fut si irrité de ce qu'il contenoit, qu'il commanda qu'on réduisit la ville de Mefr en cendres, & qu'on massacra

tous les habitans de cette malheureuse cité. Les citoyens, instruits de ces ordres barbares, se mirent en défense, & repoussèrent les satellites du tyran. Hakem, irrité à proportion de la résistance, ordonna de mettre le feu à quelques quartiers de la ville. Il ne fut que trop bien obéi; & pendant l'incendie qui dura trois jours, il mit toutes les maisons au pillage. Cependant il feignoit d'ignorer la cause & l'auteur de cette calamité; il affectoit une compassion insultante. Enfin une foule d'habitans se réfugia dans la principale mosquée, tenant l'Alcoran à la main, & implorant le secours du ciel; & ces infortunés envoyèrent au barbare Calife une requête conçue en ces termes: « Nous sommes tous vos es-  
 » claves: notre ville est à vous: nos  
 » femmes, nos enfans sont votre famille.  
 » Nous ne nous sentons coupables d'au-  
 » cun crime qui puisse mériter le châ-  
 » timent que nous subissons en ce jour. Voulez-  
 » vous que nous abandonnions notre pa-  
 » trie? nous sommes prêts à le faire. Hélas!  
 » seigneur, si nos malheurs vous sont incon-  
 » nus, si vous en ignorez l'auteur, permet-  
 » tez-nous du moins de chasser ceux qui  
 » en sont les instrumens.» Hakem répondit qu'il n'avoit ni commandé ni permis ces désordres; & toutefois, il ordonna secrètement aux dignes ministres de ses fureurs

d'étendre de plus en plus l'incendie , & d'immoler tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Le quart de la ville étoit déjà dévoré par les flammes ; les citoyens désespérés, ruinés par le pillage, formerent la résolution de se réfugier au Caire. Le Calife, surpris de ce dessein, fit cesser alors le ravage , & arrêta l'insolence des incendiaires. Ces monstres avoient non-seulement pillé & massacré une multitude incroyable de Juifs, de Chrétiens & de Musulmans de tout âge & de tout sexe ; ils avoient encore enlevé quantité de femmes, & forcé leurs maris à les racheter par de grosses sommes : quelques-uns se donnerent la mort pour éviter la violence de ces bêtes féroces. Pendant cette triste catastrophe , les Durasiens & la plus grande partie de la populace s'écrioient , en voyant Hakem qui alloit par les rues monté sur un âne : « O toi , qui es notre » Dieu , toi qui es l'auteur de la vie & de » la mort , répands sur nous la rosée de tes » regards ! » Un peuple capable de porter à ce point la folie, méritoit presque qu'on le traitât d'une manière si barbare.

[ 1020. ]

Le Calife Fathimite ayant eu avec sa sœur un différend très-vif , cette princesse offensée des termes outrageans qu'il avoit

employés à son égard, forme le dessein de venger son orgueil humilié. Elle engage Ebn-Davás, par l'espoir des premières dignités de l'empire, à poignarder le monarque. L'ambitieux Mufulman, qui avoit aussi à se plaindre du despote, charmé de faire sa fortune en satisfaisant sa haine, entre sans peine dans le ressentiment de la sœur du prince; & suivi de deux domestiques, auxquels la princesse donne deux mille dinars pour animer leur courage, il se met en embuscade sur la montagne où Hakem se rendoit ordinairement pour jouir, disoit-il, de la familiarité du Ciel. A peine fut-il aperçu, que les assassins se jetterent sur lui; & d'un coup de poignard, terminèrent ses jours & ses crimes. Ainsi finit ce tyran dans la vingt-cinquième année de son règne. Prince impie, léger, inconstant, emporté, cruel, capricieux; il ne possédoit pas même l'ombre des vertus. Tous les traits de son visage, tous ses gestes, toutes ses attitudes, annonçoient les vices honteux qui défiguroient son ame. Soupçonneux à l'excès, parce qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit détesté, il se promenoit souvent la nuit, déguisé, pour découvrir ce qu'on pensoit de lui. Il employoit aussi de vieilles femmes qui lui servoient d'espionnes, & qui alloient de maisons en maisons afin de pénétrer dans le secret des familles, &

rapporter au Calife les dispositions de ses sujets à son égard. Il persécuta cruellement les Chrétiens & les Juifs, & fut durant ces tems le plus zélé protecteur du Musulmanisme ; il les obligea de porter des marques distinctives ; il fit démolir la fameuse basilique de la résurrection à Jérusalem, & plus de trente mille autres églises en Syrie & en Egypte, & confisqua tous les vases sacrés, les riches ornemens & les biens qui leur appartenoient ; enfin, il contraignit le plus grand nombre à se faire Mahométans ; puis, changeant tout-à-coup de conduite, il déchargea sa fureur sur les Musulmans, permit aux Chrétiens de rebâtir leurs temples, leur restitua les richesses dont il les avoit dépouillés, & tous les privilèges dont ils avoient jouis : enfin il leur rendit le libre exercice de leur religion, & ne sévit point contre ceux qui quitterent l'Islamisme pour l'embrasser. Ce fut par une suite de cette même inconséquence, qu'après avoir fait maudire solennellement les Abbassides, il révoqua son édit, & combla de faveurs les princes de cette famille, qui vivoient dans ses états.



  
**DHAHER-LEEZAZ - DINILLAH**, *en*  
*Egypte,*  
 ET  
**CADER - BILLAH**, *à Bagdad.*

[ 1021. ]

**L**Es assassins de Hakem, après avoir commis leur crime, avoient rapporté secrètement le cadavre du monarque à la princesse sa sœur, qui le fit inhumer dans sa maison ; & cacha quelque tems sa mort. Mais à la fin, le peuple commençant à s'é-mouvoir, elle assembla les grands & les principaux de la cour, leur apprit que ce prince ne vivoit plus, & fit proclamer Abul-Hassan-Ali, fils du monarque défunt, sous le nom de Dhaher-Leezaz-Dinillah. Comme le nouveau souverain étoit trop jeune, la princesse prit en main la régence de l'empire, qu'elle remplit durant quatre ans avec une sagesse capable de faire oublier les excès de son frere. Le premier usage qu'elle fit de sa puissance, fut d'ordonner le supplice d'Ebn-Davas & de ses deux domestiques, qui apprirent alors, mais trop tard, que les traîtres ne trouvent ordinairement le salaire de leurs forfaits que sur un échafaud.

[ 1026. ]

Un poëte Persan, nommé Ferduffi, ayant quitté pour quelque mécontentement la cour du sultan Mahmoud, en l'honneur duquel il avoit composé un poëme de soixante mille vers, qui lui avoit été payé soixante mille pièces d'argent, se retire à Bagdad, & se met sous la protection du Calife. Mahmoud, l'ayant appris, écrit aussi-tôt au prince Abbasside, & le prie de lui renvoyer Ferduffi, le menaçant, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Cader, dont la modération étoit la principale vertu, se contenta de répondre au Sultan par ces paroles tirées du chapitre cent cinq de l'Alcoran : « Ne sçavez-vous pas » comment Dieu a traité les gens de l'éléphant, & il y est parlé de la miraculeuse défaite d'un roi d'Ethiopie, qui étoit entré dans l'Arabie avec de puissantes troupes & un grand nombre d'éléphants, pour détruire la ville & le temple de la Mecque. Il crut trouver dans ce passage une allusion délicate, capable de désarmer le courroux du sultan, qui, s'étant emparé des Indes, possédoit une multitude d'éléphants ; il ne se trompa point.





[ 1028. ]

Le célèbre Abou-Rihan se fait, par ses profondes recherches sur la géométrie, sur l'astronomie & sur la médecine, un nom immortel, & surpasse dans ces sciences tous ceux qui avoient illustré le Musulmanisme avant lui. Il excelloit sur-tout dans l'astrologie judiciaire ; & toujours, dit-on, l'évènement vérifioit ses prédictions. Le sultan Mahmoud l'ayant fait venir à sa cour pour éprouver son sçavoir, lui donna audience au milieu d'un fallon qui étoit ouvert de quatre côtés, & lui demanda s'il pourroit bien deviner par quel endroit il sortiroit de ce lieu ? Abou-Rihan prit du papier & de l'encre, & écrivit sur un billet, qu'il cacha sous le couffin du Sultan, ce qu'il en pensoit. Alors le monarque ordonna d'abattre une partie de la muraille du fallon, par laquelle il sortit ; & l'on trouva précisément dans la scédule de l'astrologue, que le sultan devoit sortir de ce fallon par une brèche. Aussi-tôt Mahmoud commanda qu'on le jettât par la fenêtre comme magicien ; mais il avoit fait préparer sous la fenêtre du fallon un apentis, par le moyen duquel Abou-Rihan glissa jusqu'en bas sans se faire aucun mal ; puis, l'ayant fait remonter, il lui dit : « Je suis » assuré que vous n'aviez pas prévu aujourd'hui cet accident ? » L'astrologue en-

voya chercher dans le moment ses éphémérides, & l'on trouva, dans la direction qu'il avoit dressée de ce jour-là, que cette aventure même y étoit pronostiquée.

Ce docteur étant venu à Bagdad pour converser avec les sçavans personnages qui peuploient, sous la protection de Cader, les célèbres académies de cette capitale, apperçut un paysan qui contemploit avec surprise une carte astronomique, sur laquelle on voyoit les douze signes du zodiaque. Abou-Rihan lui demande sous lequel de ces signes il est né. « Sous le bouc, » répond le rustique. --- Mais reprend le philosophe, il n'y a pas de telle constellation dans le ciel. --- Je n'en sçais rien, réplique l'Arabe ; on m'a dit autrefois que j'étois né sous le chevreau ; & comme je suis très-vieux, je m'imagine que ce chevreau est maintenant un vieux bouc. »

[ 1030. ]

Cader-Billah avoit déclaré son fils Abu-Joafar-Abdallah, pour son successeur, sous le nom de Cayem-Bemrillah. Il confirme de nouveau cette élection, & termine une carrière de quatre-vingt-sept ans, dont il avoit régné quarante. C'étoit un prince juste, droit, religieux, charitable, que sa douceur & sa bienfaisance firent adorer de

ses sujets. S'il s'éleva quelques séditions sous son règne à Bagdad, il faut les attribuer aux Emirs-Al-Omra, & aux milices Turques, que ce prince ne pouvoit encore absolument réprimer. L'austérité de ses mœurs, & l'humilité avec laquelle il vivoit souvent en habit d'homme du commun, les tombeaux des prétendus saints Musulmans, le firent respecter par ces troupes audacieuses qui ne respectoient rien : sa piété les pénétoit de la vénération la plus profonde ; & , quand la discorde les animoit les uns contre les autres, il suffisoit qu'il se montrât pour calmer aussitôt leur aveugle fureur, & les ramener au devoir. Après ses obsèques, son fils fut proclamé, & confirma tous les officiers qui avoient administré l'empire sous le règne de son pere.

[ 1035. ]

Après avoir gouverné sagement, durant quinze ans, la Syrie & l'Egypte, Dhaher meurt au Caire, regretté de ses sujets. Prince plus semblable à son aïeul qu'à son pere, il méritoit de porter plus long-tems la couronne. Il aimoit les lettres, qu'il cultivoit lui-même avec succès ; & les sçavans trouvoient dans ses états l'opulence & les honneurs qu'on leur refusoit souvent dans leur patrie.

MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte,*

ET

CAYEM-BEMRILLAH, *à Bagdad.*

[ 1036. ]

LE monarque Fathimite ne laissoit qu'un fils, à peine âgé de neuf ans, mais dont les dispositions précoces stattoient les Egyptiens des plus douces espérances. Les ministres de l'empire firent proclamer ce jeune prince sous le nom de Mostanser-Billah, le montrèrent aux troupes & aux peuples, & s'appliquerent à développer les heureuses qualités qu'il avoit reçues de la nature. On lui donna les maîtres les plus habiles, & principalement ceux dont l'objet est de former les mœurs. Le jeune souverain profita de leurs leçons ; & l'on remarque qu'avant l'âge de douze ans, il étoit déjà Musulman exemplaire, & poète excellent.

[ 1037. ]

Le fameux Ebn-Sina, que nous appelons Avicenne, termine ses jours, après avoir été regardé comme le prodige de son siècle. A dix ans, il sçavoit l'Alcoran

par cœur ; il avoit lu & commenté Euclide & l'Almageste de Ptolémée, & se distinguoit déjà dans toutes les parties de la littérature. Il se livra dès-lors à l'étude de la médecine ; & les progrès qu'il fit dans cet art furent si rapides, qu'à seize ans, il avoit déjà fait un grand nombre de cures merveilleuses. Quand sa réputation se fut établie, il se renferma durant dix-huit mois, consacrant tout ce tems à la méditation & à la lecture. Quand il trouvoit quelques questions difficiles qu'il ne pouvoit résoudre dans l'instant, il se transportoit à la mosquée, & ne cessoit de prier Dieu qu'il ne fût éclairci sur ce qu'il desiroit sçavoir. Il lisoit & écrivoit principalement la nuit, à la lueur d'une lampe ; & quand il se sentoit épuisé, il avaloit un verre de vin, dont la chaleur douce & cordiale ranimoit ses forces abattues. Il trouva en songe la solution de plusieurs problèmes qui l'avoient arrêté étant éveillé. Après avoir parcouru pour ainsi dire toute la domination des sciences, durant ce court intervalle ; après avoir approfondi tous les secrets de la médecine, de la chymie ; sondé la nature, interrogé tous les êtres ; après avoir enfin étudié tour-à-tour la logique, les mathématiques, la haute géométrie, la théologie, la poésie & l'histoire, on le vit donner au public, avant

avant l'âge de dix-neuf ans, des Traités sur toutes ces matieres; & la solidité de ces ouvrages, lus encore aujourd'hui avec admiration, ne fut pas ce qui causa la moindre surprise. Son nom devint bientôt célèbre dans tout l'empire Sarasin. Le prince de Hamadan, pour l'attacher à sa cour, le déclara son visir; & sans doute Avicenne eût réussi dans ce poste aussi-bien que dans son Muséum, si les soldats, craignant sa sévérité, n'eussent pillé son palais, & forcé leur souverain à le dépouiller d'une dignité qu'il eût trop bien remplie. On voulut la lui rendre quelque tems après; on fit même violence à sa modestie; & pour se soustraire aux instances pressantes des Hamadanites, il se vit contraint de prendre la fuite. De visir, il devint apothicaire, chymiste & médecin. Le sultan Mahmoud le fit venir dans ses états; mais, se voyant en but à la jalousie des sçavans du pays, il prit encore la fuite. Cette évasion mit le sultan en fureur; & comme ce monarque étoit alors le plus puissant prince de l'Orient, il fit crayonner un portrait d'Avicenne, qu'on distribua dans toutes les cours, avec ordre de lui renvoyer le fugitif. Avicenne échappa aux poursuites de Mahmoud, & se rendit dans le Géorgian, où, sous un nom supposé, il exerça la médecine avec un succès mi-

raculeux. Kabus, qui régnoit dans ce pays, ayant ouï parler de son habileté, le manda pour visiter son neveu, attaqué d'une maladie qu'aucun médecin n'avoit pu connoître. Avicenne n'eut pas plutôt tâté le pouls du malade, & examiné son urine, qu'il jugea que sa maladie étoit causée par une violente passion pour quelque personne, dont il avoit fait un mystere au roi son oncle. Pour s'en éclaircir davantage, pendant qu'il étudioit le pouls de son malade, il fit venir le concierge du palais, & le pria de lui nommer tous les quartiers & tous les appartemens de cette belle maison. Le concierge satisfit à sa demande, & le médecin s'aperçut, quand il nomma un certain appartement, d'une plus grande émotion dans le jeune prince. Alors il s'informa des personnes qui occupoient cet appartement, & au nom d'une d'entr'elles, le pouls du malade battit avec tant de violence, qu'Avicenne ne douta plus que la passion qu'il avoit pour cette personne ne l'eût réduit dans l'état où il se trouvoit; & il déclara dans le moment que l'unique moyen de le guérir étoit de lui donner la personne qu'il aimoit. Kabus, instruit de cette découverte, eut la curiosité de voir le médecin de son neveu; & comme il avoit reçu un de ces portraits que le sultan avoit fait courir, il

le reconnut aussi-tôt pour l'immortel Ebn-Sina ; il le combla de caresses & de présens, & se garda bien de le renvoyer à Mahmoud. Durant un séjour qu'il fit à Ispahan, les sçavans qui composoient l'académie de Schiraz lui envoyèrent des objections contre un de ses ouvrages sur la logique & la métaphysique, le priant d'y répondre. Le député passa une grande partie de la nuit avec Avicenne, & ne se retira que vers le lever de l'aurore. Avicenne, au lieu de se mettre au lit, travailla sur le champ à la réfutation exigée, avec tant d'application, qu'il l'acheva en moins de trois heures, & la remit au porteur des objections. Les docteurs de Schiraz en furent si satisfaits ; sa promptitude merveilleuse, & la sublimité de son génie les étonnerent de telle sorte, que la plupart n'osoient le regarder comme un homme, & soutenoient que c'étoit une intelligence céleste, revêtu du voile de l'humanité. Mais la vie voluptueuse de ce sçavant démontroit bien le contraire. Aveuglé par les femmes & le vin, l'excessive débauche dans laquelle il vécut, consuma des forces déjà altérées par l'étude. Un jour qu'il fut attaqué d'une violente colique, il se fit donner, pour s'en délivrer plus promptement, huit lavemens qui lui causerent une ulcération dans les



intestins , suivie d'une excoriation & d'une attaque d'épilepsie. Ce mal , qui est assez souvent une suite de la colique , l'affoiblit à un tel point qu'il fut quelque tems sans pouvoir se lever. Enfin, une langueur mortelle s'étant emparé de tous ses membres, il expira, victime de ses excès, mais comblé d'une gloire immortelle. Un poète satyrique fit graver sur sa tombe cette épitaphe : « Ici repose un philosophe qui a enseigné la sagesse sans la pratiquer lui-même, » & qui a cultivé la médecine sans songer à conserver ses jours. »

[ 1041. ]

Abu-Thaher , célèbre astronome , se trouvant dans Tabriz , que nous appellons vulgairement Tauris , & qui reconnoissoit pour fondatrice Zobéïdah , femme d'Harroun-Al-Raschid , dresse l'horoscope de cette ville , & prédit que , le vendredi , quatrième jour du second mois Arabe , appelé Safar , entre l'heure de vèpres & celle du coucher , un tremblement de terre la renversera de fond en comble. Ce funeste accident arriva précisément comme l'avoit annoncé l'astrologue ; & les habitans de Tabriz furent ensevelis sous ses ruines au nombre de plus de quarante mille. Deux ans après , on voulut relever cette cité malheureuse. Thaher fut prié de désigner

lui-même le tems le plus propre pour entreprendre ce grand ouvrage sous de plus heureux auspices. Il choisit l'ascendant du scorpion pour en jeter les fondemens, & dit alors aux citoyens : « Je vous répons » du tremblement de terre, mais non pas » de l'inondation. » En effet, l'auteur du Nighiaristan, ouvrage d'une assez grande autorité, composé plus de quatre siècles après ce triste évènement, remarque que la ville de Tabriz n'avoit éprouvé jusqu'à son tems aucun tremblement de terre considérable. Si tout cela est vrai, il falloit, ou que cet astrologue fut très-heureux dans ses conjectures, ou son art n'étoit pas absolument une chimère.

[ 1058. ]

Abul-Hareth, plus connu sous le nom de Bafafiri, qui d'esclave étoit devenu général des Turcs ses compatriotes, ayant eu de grands différends avec le visir de Cayem, est obligé de quitter Bagdad, & de se mettre avec ses troupes sous la protection de Mostanser. Le prince Fathimite, charmé d'avoir une occasion de nourrir la discorde dans les états de son rival, prodigue au rebelle l'argent & des guerriers. Bafafiri fait des conquêtes : l'Irac-Arabique se soumet à ses loix ; il fait des courses jusqu'aux portes de la capitale ;

le monarque Abbasside implore l'affistance de Togrul-Bek, chef des Selgiucides. Ce prince accourt, défend le Calife, pour l'affervir à son tour, & réprime les hostilités de Basafiri, qu'il circonscrit dans les domaines qu'il avoit usurpés. Mais, ayant été obligé d'aller faire la guerre à l'un de ses freres qui vouloit s'emparer de ses états, le général Turc profita de son absence pour se rendre maître de Bagdad & de la personne de Cayem. Basafiri entra dans cette cité célèbre avec l'appareil formidable d'un conquérant vindicatif. A la tête des troupes marchaient les enseignes Egyptiennes, sur lesquelles on lisoit ces mots: « Mostanser-Billah est l'unique empereur des Fidèles. » C'étoit annoncer à Cayem le triomphe de son plus cruel ennemi, & la chute de sa puissance. En effet, Basafiri fit proclamer le monarque Fathimite dans toutes les mosquées de l'empire Abbasside; & Cayem, déposé solennellement, fut jetté dans les fers. Le visir de ce prince, ce ministre qui avoit porté par sa fermeté le capitaine Turc à la révolte, fut arrêté, chargé de chaînes, & promené, monté sur un chameau, par toutes les rues de la ville, vêtu d'un habit de laine, un grand bonnet rouge sur la tête, & un collier de cuir au col, pendant qu'un homme le fouettoit tout le long du chemin. Ce n'é-

toit-là que le prélude de son supplice. Après l'avoir donné de la sorte en spectacle, le barbare le fit coudre dans une peau de bœuf fraîche, avec les cornes sur sa tête; puis on le suspendit à des crochets, & l'on continua de le frapper jusqu'à ce qu'il expirât.

[ 1060. ]

La domination de Basafiri fut de courte durée. Tandis que Cayem languissoit dans un cachot, Togrul-Bek, son Emir-Al-Omra, triomphoit de son frere, & rétablissoit sa puissance. Le bruit des succès de ce ministre pénètre jusqu'aux oreilles de l'auguste prisonnier; il trouve un sujet fidèle qui ose se charger de remettre au prince Selgiucide une lettre conçue en ces termes: « Cherchez un Musulman qui me » délivre; car je suis entre les mains du » plus cruel ennemi de la religion que » nous professons. » Le sultan Selgiucide se contenta de répondre par ce verset de l'Alcoran: « Je viens à eux, je les chas » serai, & ils n'en auront que la honte. » Il part aussi-tôt, & prend la route de Bagdad; à son approche, Basafiri se retire; Cayem recouvre sa liberté; son Emir le comble de présens, le conduit dans la capitale, tenant la bride de son cheval, & le venge de l'usurpateur, contre lequel il fait

marcher ses troupes. Les deux armées se rencontrèrent ; la bataille fut sanglante , & finit par la mort de Bafasiri , qui fut tué dans la chaleur du combat.

[ 1063. ]

Togrul-Bek, malgré ses grands services, ne peut obtenir en mariage la fille de Cayem. Le fier Calife, croyant être encore ce qu'avoient été ses prédécesseurs, refusa constamment de se prêter à ses vives instances. Le prince Selgiucide, las de prier inutilement, comme ministre, voulut enfin agir en souverain. Par l'avis de son visir, il défendit aux officiers du monarque Abbasside de lever aucuns deniers publics ; ce qui mit le Calife dans une telle indigence, qu'il consentit enfin à donner la belle Séida, sa fille, à l'Emir-Al-Omra. La princesse partit pour se rendre à Tauris, auprès de son époux, & le sultan fit pour la recevoir des préparatifs dignes d'elle & de lui. Mais la surveillance de ses nûces, une perte de sang le mit au tombeau, à l'âge d'environ soixante-dix ans, & Séida revint auprès de son pere. Alp-Arslan, neveu de Togrul-Bek lui succéda dans la dignité d'Emir, & fut confirmé par le Calife.

[ 1066. ]

Le Nil n'ayant point eu ses débordemens ordinaires, l'Egypte est affligée d'une fa-

mine si affreuse, que trois boisseaux de farine se vendoient quatre-vingt dinars. Un chien en coûtoit cinq, un chat trois. Les ordures les plus fétides, les animaux les plus immondes, devenoient des mets pour les gens mêmes les plus délicats. Ce terrible fléau n'épargna personne. Le visir vit périr de misère ses nombreux domestiques; il ne lui en restoit plus qu'un seul, qui pouvoit à peine traîner ses membres languissans. Un jour qu'il s'en fit accompagner pour se rendre au palais du Calife, il lui laissa son cheval, avec ordre de l'attendre à la porte; mais trois indigens enleverent l'animal & son gardien, & les dévorèrent; le ministre se plaignit de cette insolence; les trois coupables furent arrêtés, & condamnés à expier leur crime sur un gibet. On les suspendit hors de la ville, & le lendemain on ne trouva que leurs os; les tristes habitans des environs en avoient dévoré les chairs; car, dans cette déplorable calamité, on avoit converti en alimens les cadavres mêmes des hommes, des femmes & des enfans; on en faisoit bouillir, & l'on en vendoit publiquement. Le Calife épuisa ses ressources, pour diminuer les rigueurs de cette désespérante désolation; il sacrifia dix mille deux cents chevaux qu'il nourrissoit dans ses écuries; il vendit toute sa vaisselle, ses joyaux, ses meubles

de prix, ses riches gardes-robes; il prodigua tous les trésors amassés par ses prédécesseurs, & ceux que Basafiri lui avoit envoyés après le pillage de Bagdad: jamais on n'avoit mieux employé les richesses. Afin de prévenir toute mutinerie parmi les troupes, on leur distribua, au lieu d'argent & de vivres, quatre-vingt mille vestes de prix, vingt mille cottes de mailles, & vingt mille épées richement garnies, & même tous les magnifiques meubles du sérail. Plusieurs Noirs des gardes du monarque tuèrent férocièrement des femmes, dont ils dévorèrent la chair; ils furent découverts par une de ces victimes de leur voracité. C'étoit une femme fort replette; pendant qu'ils avoient une de ses fesses qu'ils lui avoient coupée, elle s'échappa de leurs mains, & se réfugia chez le visir. Ce ministre fit arrêter les coupables, & les condamna au dernier supplice. La peste, suite ordinaire de la famine, vint mettre le comble aux désastres de l'Égypte, & moissonna la plus grande partie de ses infortunés habitans.

Bagdad & son territoire ne furent point exempts non plus de calamités. Les pluies furent si grandes dans la Chaldée, ou Irac-Arabique, qu'elles firent grossir & déborder extraordinairement le Tigre, de sorte que l'on voyoit les animaux sauvages & domestiques, emportés pêle-mêle par le

courant des eaux. Le Calife lui-même, étant assis sur son trône, en fut tellement environné, qu'il fallut qu'un esclave hardi & vigoureux le prît sur ses épaules pour le sauver.

[ 1074. ]

Après avoir siégé sur la chaire du prophète quarante-quatre ans & neuf mois, Cayem termine sa carrière dans sa soixante-seizième année. Prince digne de son rang, digne de régner par lui-même; sa douceur, sa bonté donnoient du prix à toutes ses actions; sa piété les sanctifioit; son équité, sa bonne foi les rendoient aimables; ce fut un malheur pour l'empire de Mahomet, qu'il n'eût que le nom de souverain, sans en avoir la réalité. Ses conseils & sa profonde capacité dans les affaires dirigèrent toujours les démarches de ses Emirs : c'est à sa prudence que les Selgiucides doivent une partie de leurs succès. Il supportoit avec la patience d'un sujet fidèle leur odieux despotisme, & se consoloit, dans le sein des belles-lettres & surtout de la poésie qu'il chériffoit, de la tyrannie de ses ministres.



MOCTADI-BEMRILLAH, à Bagdad,

ET

MOSTANSER-BILLAH, en Egypte.

[ 1074. ]

CAYEM, sentant approcher le terme de ses jours, avoit assemblé les principaux seigneurs, le grand Cadi ou chancelier, & son visir, pour leur notifier le choix qu'il faisoit de son petit-fils Abul-Kassem-Abdallah, fils de Mahomet, pour lui succéder. Après que le monarque eut rendu l'esprit, le nouveau souverain prit le nom de Moctadi-Bemrillah, se fit prêter serment par tous les grands de l'empire, & fut reconnu en Syrie, en Arabie, en Palestine & dans l'Irac. Jamais prince ne fut plus respecté par les Emirs-Al-Omra. Malec-Scha, qu'il revêtit de cette dignité, s'empressa dans toutes les occasions de lui prouver sa dépendance; & ce sultan, contre l'usage de ses prédécesseurs, ne se crut à la tête des Selgiucides & de l'empire, que pour en faire aimer ou redouter le chef unique & véritable.

[ 1075. ]

Moctadi aimoit & cultivoit les sciences, comme son aïeul. Malec-Scha, qu'un même goût caractérisoit, agissoit de concert avec

le Calife, pour fixer les sçavans dans leurs états. Les deux princes rassemblèrent les plus habiles astronomes, & leurs bienfaits produisirent la fameuse réforme du Calendrier Perfan. Après de mûres observations, on fixa le premier jour de l'année solaire au premier degré du bélier. Ce jour se trouvoit pour-lors, par la négligence des astronomes, ou, pour mieux dire, par la succession des années, reculé jusqu'au quinzième degré des poissons; de sorte qu'ils furent obligés de supprimer quinze jours entiers, de la même manière qu'on a été dans la nécessité d'en retrancher dix, dans la réforme du Calendrier Julien, l'an de J. C. 1582, pour ramener l'équinoxe du Printems à ce premier degré du bélier.

[1087.]

Le monarque Abbasside épousa la fille de Malec-Scha, princesse douée d'une très-grande beauté. Les fêtes qui se donnerent à Bagdad, lorsqu'elle y fit son entrée, surpassèrent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans le Musulmanisme. Toutes les rues de la ville furent éclairées de flambeaux de cire & de fanaux. Au dessert du festin, on employa quatre-vingt mille livres de sucre, & tout le reste des profusions répondit à celle-ci. Cependant la princesse ne vécut pas long-tems en bonne intelligence avec son époux. Deux ans après son mariage,

elle voulut retourner auprès de son pere ; & le Calife, fatigué de son humeur acariâtre, la renvoya sans regret.

[ 1088. ]

Le fils du visir de Mostanser avoit été fait gouverneur d'Alexandrie. Ce jeune homme, séduit par les conseils de quelques officiers séditeux, se révolte contre le Calife son bienfaiteur, & substitue son nom à celui de son souverain dans les prieres publiques. Le visir se met à la tête des troupes Fathimites, pour aller punir son fils rebelle. Il l'assiége durant deux mois dans Alexandrie, & l'oblige enfin de se remettre à sa discrétion. La ville ne se préserva du pillage qu'en donnant cent vingt mille dinars. Le jeune audacieux, auteur de la rebellion, fut jetté dans les fers. Mais, peu capable de fléchir sous la main qui le châtioit, il conçut, dans l'obscurité de son cachot, le noir dessein de poignarder son pere. Ce ministre en fut instruit ; &, comme un autre Brutus, oubliant alors qu'il étoit pere, pour ne songer qu'à sa qualité de citoyen, il ordonna la mort de ce fils incorrigible.

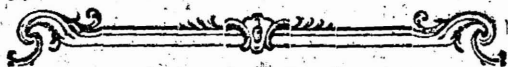
[ 1094. ]

Au sortir d'un festin, où cependant on n'avoit fait aucun excès, Moctadi étant entré dans son cabinet avec une de ses femmes pour expédier quelques affaires, il lui demanda tout-à-coup : « Que veulent ces

» gens qui s'introduisent ici fans se faire  
 » annoncer ? » La princesse , étonnée , se  
 tourne du côté où le Calife croyoit voir du  
 monde, & n'appercevant rien, elle jetta les  
 yeux sur ce prince , qu'elle vit subitement  
 chanceler , perdre connoissance & tomber  
 mort à ses pieds. Monarque estimable , il  
 aimoit la justice ; il corrigea pendant son  
 règne une infinité d'abus que l'anarchie  
 avoit introduits, & rendit aux loix leur pre-  
 miere vigueur. On dit qu'il étoit très-versé  
 dans tous les rits & dans toutes les prati-  
 ques du Mahométisme , qu'il avoit de la  
 piété, qu'il chérissoit les gens de bien, qu'il  
 étoit brave, affable, charitable & bon poète.

Onze mois après, mourut au Caire Mos-  
 tanfer-Billah, après un règne d'environ soi-  
 xante ans. Il se laissa gouverner par ses vi-  
 sirs, qui heureusement n'employerent leur  
 puissance que pour le bonheur des peuples.  
 Comme ce prince avoit du goût pour la  
 poésie, il passoit apparemment son tems à  
 lire ou à composer ; mais étoit-ce pour cela  
 qu'il avoit été placé sur le trône ? On a con-  
 servé des vers qu'il adressa à son visir, au  
 sujet de la punition de quelques séditieux,  
 auxquels il jugea à propos de pardonner  
 contre l'avis de ce ministre. Si toutes ses  
 poésies avoient eu de pareils objets, au  
 moins on le placeroit au nombre des prin-  
 ces clémens, & alors il eût figuré parmi le  
 peu de despotes qui ont sçu pardonner.





MOSTADER - BILLAH , à Bagdad ,

ET

MOSTALI - BILLAH , en Egypte.

[ 1094. ]

**A** USSI-TÔT que la nouvelle de la mort de Moctadi se fût répandue, Abul-Abbas-Ahmed, son fils, fut proclamé dans Bagdad, & placé sur le trône de Mahomet, avec l'approbation de Barkiarok, fils de Malec, qui se fit déclarer Emir-Al-Omra, prit le titre de sultan des Selgiucides, & se rendit maître, comme ses prédécesseurs, non-seulement de la personne du Calife, mais du Califat même.

Tandis qu'on donnoit paisiblement un chef à la souveraineté de Bagdad, l'intrigue & la politique faisoient agir leurs efforts en Egypte, pour assurer la couronne Fathimite au plus jeune des fils de Mostanser. Ce monarque, avant son décès, avoit eu dessein de déclarer Nézar, son fils aîné, pour son successeur. Mais le visir Afdal, qui régnoit sous le nom du Calife, fit échouer ce projet par haine pour le jeune prince qui l'avoit insulté. Un jour qu'il parut devant lui sans descendre de cheval,

cheval, Nézar qui se crut outragé par cet oubli de l'étiquette, lui cria d'un ton de mépris : « A bas, Arménien ! » Le tout-puissant ministre obéit ; mais il promit dès ce moment de se venger, & tint parole. Il vint à bout d'engager tous les officiers de l'armée, les docteurs de la loi, & ceux qui occupoient les premières places de l'état, à reconnoître pour souverain Abul-Cassem-Ahmed : il assura publiquement qu'avant d'expirer, Mostanser avoit destiné le sceptre à ce prince ; il produisit des témoins qui attesterent la même chose : Nézar, qui déjà agissoit en maître, fut contraint de céder, & de proclamer avec les autres son jeune frere, qui prit le nom de Mostali-Billah. Sa soumission étoit simulée ; au premier instant, il se réfugia à Alexandrie, prit les armes, gagna les habitans, & prétendit recouvrer l'héritage qu'on lui ravissoit. Afdal alla l'assiéger dans son asile, le fit prisonnier, & lui pardonna. Une nouvelle rebellion, aussi malheureuse que la première, étouffa dans le ministre les sentimens de miséricorde. Il le fit précipiter dans un noir cachot, affreux sépulcre dans lequel on le laissa mourir de faim.

[ 1095. ]

Les astrologues de Bagdad annoncent

*An. Arabes.*

Pp

au Calife une inondation, qui, par son étendue & ses effets, approcheroit fort du déluge arrivé du tems de Noé. Cette prédiction jette les habitans de la capitale & la cour même dans les plus vives allarmes. Mostader appelle aussi-tôt Ebn-Aysun, le plus habile astronome de son siècle, & le prie de vérifier cette redoutable menace. Après avoir fait ses calculs & opéré ses combinaisons, Aysun répondit :  
» Seigneur, au tems de Noé, les sept planètes se sont rencontrées dans le signe des poissons ; mais cette année il ne s'en trouvera que six, parce que saturne est dans une autre partie du ciel. Si cette dernière planète s'étoit trouvée dans le même signe avec les six autres, la proximité de ces corps célestes auroit nécessairement produit un déluge universel.  
» Ainsi la prédiction est fautive. Cependant il y aura certainement une terrible inondation, qui ensevelira sous les eaux quelque ville ou contrée considérable, où il y aura une grande multitude de peuple de différens pays rassemblée. »  
Comme il y avoit à Bagdad un prodigieux concours de marchands & d'autres personnes qui venoient des régions même les plus reculées de l'Orient, cette prédiction effraya tellement les habitans de cette capitale qui étoit fort peuplée, qu'ils élevèrent des

dignes dans les endroits les plus exposés au débordement des eaux, & prirent toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté. La prédiction s'accomplit à l'égard de la caravane de la Mecque, qui étoit campée dans la vallée d'Al-Manakeb. La plûpart de ceux qui la composoient furent emportés & noyés par un torrent, avec leurs bêtes de somme, leurs bagages & tout ce qu'ils avoient avec eux; il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui se sauvèrent sur les montagnes voisines. Il est bon de rapporter de pareilles histoires, pour montrer quel fond on doit faire sur le grand art de l'astrologie judiciaire.

[ 1098. ]

Une inondation que les astrologues n'avoient point prédite, & qu'il importoit cependant aux Musulmans de prévoir, fut celle des Chrétiens qui enleverent Jérusalem au monarque Égyptien qui venoit d'en faire la conquête sur les Selgiucides: on ne sçauroit décrire les excès des vainqueurs. Pendant une semaine entière, ils ne cessèrent de massacrer les Musulmans, sans être retenus par la sainteté du lieu. En un seul jour, ils en immolèrent plus de soixante-dix mille dans une vaste mosquée. Ils chassèrent tous les Juifs dans leur temple, & les y brûlèrent. Parmi le



butin qu'ils firent en cette occasion , on comptoit plus de quarante lampes d'argent , qui pesoient chacune trois mille six cents drachmes ; un fourneau qui pesoit quarante livres , & plus de vingt lampes d'or. La nouvelle de cette terrible catastrophe parvint à Bagdad dans le mois de Ramadan , consacré au jeûne & à la pénitence la plus austère. Les courriers qui l'apportèrent , consternés & hors d'eux-mêmes , implorèrent l'assistance du Calife & de son Emir , dans les termes les plus touchans. Les habitans de cette capitale y furent si sensibles , qu'ils insisterent sur un prompt secours ; tous versoit sans cesse des pleurs , & couroit par les rues en poussant des cris lamentables.

[ 1101. ]

Mostali-Billah meurt après un règne de sept ans. Prince sans caractère , ami de l'obscurité & du silence , il eût été mieux placé dans un cloître de Dervis , que sur le trône. Son visir exerça l'autorité dont il ne s'étoit réservé que l'ombre.



AMER-BEAKAM-ALLAH, *en Egypte,*

ET

MOSTADER - BILLAH, *à Bagdad.*

[ 1102. ]

LE monarque Fathimite ne laissoit qu'un fils , âgé de cinq ans , pour héritier de sa couronne. Le visir le fit proclamer, & continua de régner, sous le nom du despote enfant , avec tant de douceur & de modération , que les Egyptiens se crurent parvenus à cet âge d'or qui n'exista jamais que dans la fable. La jeunesse du souverain enhardit d'abord l'ambition ; & Abu-Manfour-Bézar , son oncle , se crut plus digne du trône. Il prit les armes ; s'empara d'Alexandrie ; se fit proclamer Calife, & commença les hostilités. Sa fortune fut très-passagère. Le visir Afdal apprend la révolte , marche contre l'audacieux , le défait, l'arrête, le charge de fers, & le fait disparaître. Le ministre fit son entrée dans l'ancienne capitale de l'Egypte , accompagné de son maître, qui étoit conduit par ses nourrices & ses gouverneurs ; & c'est-là qu'il changea le nom d'Abu-Ali-Al-Man-

for, que portoit ce jeune prince, en celui d'Amer-Béahkam-Allah.

[ 1107. ]

Les Chrétiens d'Egypte se servoient, surtout dans les affaires ecclésiastiques, de l'ère des martyrs, appelée aussi l'ère de Dioclétien, qui commençoit l'an 284 de Jesus-Christ; & pour le civil, ils se servoient de l'hégire, ainsi que les Mahométans. Mais, comme les derniers comptoient par années lunaires, & les autres par années solaires, il se trouva à la longue une grande différence entre le calcul que l'on appelloit Coptique, parce que les Chrétiens Egyptiens, ou Coptes, le suivoient, & celui des disciples de Mahomet. Après la révolution de trente-trois ans, les Musulmans ajoutoient un an, pour suppléer aux jours que chacune de leurs années lunaires avoit de moins que celles qui sont réglées sur le cours du soleil. Le tribut que les Arabes appelloient Kharai, & que les Mahométans levoient sur les Chrétiens Coptes, se payoit selon l'ordre des mois qui formoient l'année Egyptienne ou solaire, qui, pour cette raison, se nommoit l'année Karaïenne. La politique n'y trouvoit point son compte. Le visir Afdal donne un édit pour l'abolir; enjoint aux Chrétiens de payer les impositions suivant

l'ordre des années Arabiques, &, par ce moyen, augmente d'un trentieme les revenus de son maître.

❧ [ 1116. ] ❧

Un astrologue, appelé Rezkallah, s'érige en devin en Egypte. Une femme, trompée par le bruit que faisoit l'imposteur, vient à lui, & le supplie de tirer son horoscope. Rezkallah dresse aussi-tôt sa figure; mais il refuse de parler, jusqu'à ce qu'on ait payé son sçavoir. La dame lui donne une petite pièce d'argent; & l'astrologue, mécontent d'avoir reçu si peu: « Madame, lui dit-il, » les astres m'apprennent qu'il y a dans » vos coffres une grande disette d'argent. » --- Jamais ils n'ont dit si vrai, répond la » consultante. --- Mais, ajoute l'oracle, » n'auriez-vous point perdu quelque chose? » --- Vous l'avez dit: ce que je viens de » vous donner. » L'Egypte étoit alors remplie de pareils empiriques.

❧ [ 1118. ] ❧

Mostader-Billah meurt à Bagdad, à l'âge de quarante-deux ans, & dans la vingt-cinquième année de son règne. Il avoit toutes les qualités nécessaires à un subalterne: doux, libéral, éloquent; il aimoit la justice;

P p iv



il protégeoit les gens de lettres. C'eût été un bon ministre sous un monarque en état d'agir par lui-même. Son fils Abu - Manfor succéda à ses titres & à son esclavage ; mais sa proclamation ne fut pas paisible. Hassan, son frere, prit les armes, s'empara de Vafet, se décora du nom de Calife, en exerça la puissance. Les troupes d'Abu-Manfor marcherent contre le rebelle ; le vainquirent ; le firent prisonnier, & le conduisirent, chargé de chaînes, au monarque qui lui pardonna, & prit le nom de Mostarshed-Billah.

[ 1121. ]

Le visir Afdal est assassiné par deux Bathaniens (\*), envoyés, dit-on, par le Calife Amer. Ce prince voyoit depuis long-tems avec jalousie l'excessive autorité de ce ministre. Il ne porta point la vengeance au-delà du trépas ; il lui fit faire de magnifiques obsèques auxquelles il assista lui-même. Seulement il s'empara de tout l'argent du visir, qui montoit à quatre cents mille dinars, de sa riche gar-

---

(\*) Les Bathaniens, ou Ismaéliens de Perse, fonderent leur puissance sous la conduite de Hassan-Sabath, l'an 1090 de J. C. On verra leur histoire dans le volume suivant.

derobe, de ses meubles, de ses pierreries,  
& de tout ce qu'il possédoit.

✻ [ 1129. ] ✻

Le monarque Fathimite éprouva bientôt le sort de son ministre. Dix Bathaniens, armés par les amis d'Afdal, le poignardent au retour d'une promenade, pour venger la mort du digne visir. Amer ne fut ni plaint, ni regretté de ses sujets. Il étoit sçavant, il écrivoit bien; mais ces qualités stériles, & quelquefois dangereuses dans un despote, ne peuvent éclipser la cruauté, la dissimulation, l'orgueil, les débauches, l'amour des voluptés brutales, & sur-tout l'ingratitude qu'on lui reproche.



MOSTARSHED-BILLAH, à Bagdad,

ET

HAFEDH-LEDINILLAH, en Egypte.

[ 1129. ]

A MER ne laissoit point de fils ; mais sa veuve étoit enceinte. Abul-Maïmun-Abdal-Majid, son cousin-germain, petit-fils de Mostanser, lui succéda sous le nom d'Hafedh-Ledinillah, à condition cependant qu'il n'auroit que le titre & l'autorité de régent, si l'enfant posthume du monarque défunt étoit un fils. La princesse accoucha d'une fille, & la proclamation d'Hafedh fut unanime. Un seul ambitieux, Abu-Hanud, l'un des fils d'Afdal, & son successeur dans le visiriat, s'efforça de la troubler. Comme il étoit général en chef de toutes les troupes Egyptiennes, il aspiroit lui-même à la souveraine puissance, & s'étoit fait secrètement un parti parmi les créatures de son pere ; mais ses intrigues échouèrent : il fut contraint de se prosterner, comme les autres, aux pieds du nouveau souverain.

[ 1130. ]

Hafedh ne fut pas plutôt affermi sur le

trône, qu'il déposa le visir, & mit en sa place Barham, personnage distingué par sa profonde sagesse, son rare mérite, son illustre naissance, ses éclatantes vertus, digne, en un mot, de ce poste éminent. Le ministre répondit à l'attente de son maître; & son administration perpétua, pour ainsi dire, les services qu'avoit rendus le célèbre & malheureux Afdal.

[ 1131. ]

Une nouvelle puissance s'étoit élevée dans l'Irac, sous le nom d'Atabeks, & menaçoit de tout envahir. Le Calife de Bagdad, sans cesse harcelé par Zenghi, leur chef, entreprend de les réprimer. Il passe le Tigre avec une armée nombreuse, & place son camp sur la rive occidentale de ce fleuve. Les deux peuples se rencontrent; on s'ébranle; on s'attaque; on se mêle. Zenghi met en déroute l'aile droite du monarque Abbasside, tandis que ce prince, de son côté, dissipoit aussi la sienne. L'Atabek se croyoit par-tout vainqueur; il néglige son avantage, & le Calife profite du sien. Il tombe sur l'aile triomphante des ennemis, la presse, l'environne, l'accable de toutes parts, & remporte une victoire complète.



[ 1132. ]

Le triomphe de Mostarshed avoit singulièrement animé sa valeur. Zenghi, depuis sa défaite, n'osoit agir. Le Calife lui envoie un ambassadeur pour le sommer de le reconnoître. Le député, par des manières hautaines, réveille le courroux du fier Atabek ; il est arrêté & mis en prison. A cette nouvelle, le souverain de Bagdad entre en fureur. Résolu de venger l'insulte faite à son représentant, il se met à la tête de trente mille hommes, & vole aux portes de Moful pour y assiéger Zenghi. Ce dernier, trop foible pour résister au monarque en plaine campagne, n'oublie rien du moins pour se défendre dans ses murs. Mais, malgré ses efforts, il alloit être la victime d'une conjuration faite pour introduire le Calife dans la place, si son heureux destin ne la lui eût fait découvrir. Les complices expient leur perfidie sur un échafaud ; & Mostarshed, trompé dans ses espérances, fut obligé de lever le siège après trois mois de travaux. A peine fut-il rentré dans Bagdad, qu'une députation honorable vint, de la part du prince ennemi, lui demander humblement la paix. Il l'accorda sans peine ; & ce traité mit le comble à la gloire de son règne.

[ 1133. ]

Le monarque Abbasside avoit déclaré Sultan, & Emir-Al-Omra, Masfoud, prince Selgiucide. Mais, quelques mécontentemens l'ayant indisposé contre ce ministre, il avoit fait supprimer son nom dans les prieres publiques, & l'avoit dépouillé de tous les titres dont il l'avoit revêtu. Masfoud apprend cet outrage. Plein de colere, il part avec de nombreux bataillons, & vient camper dans le territoire de Bagdad. Mostarshed, accompagné de toute sa cour & suivi de troupes immenses, vole à sa rencontre. S'appercevoir & s'attaquer ne font qu'une même chose. Au milieu du combat, une partie des troupes du Calife passe sous les drapeaux du Sultan: la victoire, qui commençoit à se déclarer pour lui, l'abandonne aussi-tôt. Il est fait prisonnier; ceux qui le défendent encore sont dissipés: Bagdad ouvre ses portes à Masfoud. Le Calife y fut conduit par son vainqueur, qui l'obligea de signer un traité par lequel il promettoit de payer annuellement au Sultan quatre cents mille dinars, & de demeurer à Bagdad avec sa garde seule, sans jamais lever d'autres troupes. Ratifier de pareilles conditions, c'étoit ratifier son esclavage. Mais la force l'ordon-

noit, il fallut y fouscrire; & alors, pour marque d'honneur, on lui permit de monter à cheval, & de faire porter un harnois devant lui.

Cette servitude ne fut pas longue; une mort funeste vint en rompre les fers. Mof-tarshed étoit encore avec le Sultan, lorsque vingt Bathaniens ou affaffins, que l'on dit avoir été armés par Masoud lui-même, se jeterent sur ce prince, & le sacrifierent à l'ambition du Sultan. Non-content de lui arracher le jour, ces scélérats lui couperent encore le nez, les oreilles, & le laisserent, par mépris, tout nud sur la place.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalit  
CONSEJERIA DE CULTURA



## RASHED-BILLAH, à Bagdad.

[ 1134. ]

**A** PRÈS l'assassinat de Mostarshed, Abu-Safar-Al-Manfor, son fils, fut proclamé Emir-Al-Moumenin, ou commandant des Fidèles, & prit le titre de Rashed - Billah. Les habitans de Bagdad l'avoient déjà reconnu, du vivant même de son pere, pour l'héritier du Califat; de sorte qu'il monta sur le trône sans aucune opposition: mais son règne fut de courte durée. Le sultan Masoud, ayant appris l'installation du nouveau souverain, lui fit demander la somme à laquelle son prédécesseur s'étoit soumis. Rashed, irrité d'une pareille prétention, qui, d'ordinaire, n'obligeoit que celui qui l'avoit fait naître, refusa nettement d'y souscrire; &, se voyant appuyé des citoyens de la capitale & de quelques princes ennemis de Masoud, il osa soutenir son refus, les armes à la main, & chasser de Bagdad les parens, les amis, les officiers du prince Selgiucide. Le Sultan en est instruit, & vient assiéger le monarque, qu'il appelle

rebelle. Aprés deux mois de résistance ; le Calife , abandonné de tout le monde , prend la fuite. Masoud entre dans la ville , assemble les juges , les docteurs de la loi , & les plus habiles juristes Musulmans , & leur remet un écrit de la propre main de Rashed , conçu en ces termes : « Si j'af- » semble jamais des troupes , si je fors de » Bagdad , & si j'attente aux jours de » ceux qui sont au service du sultan Ma- » soud , je me dépose moi-même. » L'as- semblée le déclara donc déposé , & l'on supprima son nom dans les mosquées de Bagdad , & dans celles des provinces dé- pendantes de cette capitale.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA



MOCTAFI-

MOCTAFI-BEAMRILLAH, à Bagdad,

ET

HAFEDH-LÉDIMILLAH, en Egypte.

[ 1135. ]

**A**VANT même la détronisation de Rashed ; le sultan Masoud avoit choisi son successeur : c'étoit Mohammed, fils de Mostader, oncle du Calife déposé, que son visir lui avoit représenté comme un prince rempli de prudence, de bonté, de vertus, digne enfin du trône de Mahomet. Une nouvelle assemblée des docteurs le proclama : le sultan, toute la cour, tous les ordres de l'état lui jurèrent obéissance ; & le nouveau monarque prit le nom de Moctafi-Béamrillah. Comme ce prince étoit entièrement redevable de son élévation au despote Selgiucide, il ne songea point à faire usage de son autorité tant que ce sultan vécut ; mais, après sa mort, il rentra dans tous les droits de la souveraineté, & régna absolument tout le reste de sa vie.

[ 1137. ]

Barham, visir d'Egypte, professoit la  
An. Arabes.

Q 9

religion Chrétienne , & favorisoit tous ceux qui , comme lui , adoroient le même Dieu , adoptoient les mêmes principes. Il les élevoit aux charges de l'état , il les combloit de graces ; il suffisoit de suivre les étendards de Jesus-Christ , pour être protégé. Plusieurs Musulmans se faisoient baptiser pour parvenir à la faveur du ministre ; mais le grand nombre murmuroit ; & , quoique l'administration du visir fût irréprochable , les dévots étoient vivement allarmés de voir gouverner l'empire de Mahomet par les plus mortels ennemis de son culte. On se laissa bientôt de murmurer ; & les mécontents , excités par l'ambitieux Redwan , qui s'étoit déclaré leur chef , prirent les armes , & vinrent , armés de piques au bout desquelles ils avoient attaché l'Alcoran , investir le palais impérial. Barham , qui avoit toute l'armée à ses ordres , auroit pu facilement dissiper ces mutins ; mais , craignant d'augmenter le désordre par l'effusion de tant de sang Musulman dans la capitale , il aima mieux transporter plus loin le théâtre de la guerre , & se retira avec l'élite de ses troupes Arméniennes dans la Haute-Egypte , où Yafal , son frere , étoit gouverneur de la province & de la ville de Kur , laissant à son rival , auquel il ne se sentoit plus en état de résister , la liberté de pousser ses

perfidés projets. Mais le barbare l'avoit prévenu par ses artifices : il avoit tellement aigri les Mahométans de Kur, qu'ils avoient massacré le malheureux Yafal ; & , après avoir chargé d'outrage son triste cadavre, ils l'avoient laissé sans sépulture, sur un fumier. Quand Barham parut, ils fermerent leurs portes. Leur résolution intimidâ les guerriers de l'infortuné visir ; ils l'abandonnerent. Le ministre, resté seul, crut dès ce moment ses affaires désespérées. Il se retira dans un monastere, & se plongea dans la solitude. Redwan, qui avoit forcé le Calife à le déclarer visir, le poursuivit avec la rapidité de la foudre, & , peu de tems après, le fit prisonnier. Mais, ayant appris qu'il avoit embrassé la vie monastique, il le relâcha & lui laissa la vie, par respect pour les préceptes du prophète, qui ordonnoit d'épargner les moines. Cette indulgence n'empêcha pas néanmoins Redwan d'assouvir sa haine implacable contre les Chrétiens, principalement au Caire. Il y entra avec son armée, ruina la plus grande partie de cette ville, & abandonna au pillage les maisons, les églises, les monasteres habités par les disciples de Jesus - Christ. Ce ne furent encore que les premiers coups de son ressentiment. Comme il s'étoit rendu si puissant, que tout le monde, jus-



qu'au Calife, trembloit à ses regards, il exclut, de sa propre autorité, tous les Chrétiens des conseils & des charges civiles & militaires, leur enjoignit de porter des ceintures particulières, pour les distinguer ignominieusement; les accabla, ainsi que les Juifs, de tailles exorbitantes; &, pour en faciliter le paiement, les divisa en quatre classes. En un mot, il porta si loin le despotisme, que le Calife son maître, soit par une basse adulation, soit par une ironie piquante, lui conféra le titre de Roi d'Egypte; qualification inconnue jusqu'alors dans l'empire Fathimite, & que ce monstre pourtant croyoit mériter.

P. C. M. de la Cámara y Generali  
CONSEJERIA DE CULTURA

Fiers de la protection du nouveau visir, les Mahométans triomphoient à leur tour, & se vengeoient avec usure des injures & des affronts qu'ils prétendoient avoir reçus des Chrétiens, sous son prédécesseur. Ils devinrent si insolens, par l'appui qu'ils trouvoient auprès de Redwan, que les Chrétiens, ne pouvant plus supporter leur implacable persécution, formerent peu-à-peu un parti puissant contre le visir, qui fut enfin obligé de se réfugier dans la Syrie. Il y rassembla un corps de troupes, & défit ses ennemis dans une première bataille; mais, dans une seconde, il fut en-

tièrement vaincu, & forcé, pour se dérober à leur fureur, de chercher un asile dans le palais du Calife, qui lui accorda sa protection. Cependant, pour ne pas s'exposer au ressentiment des Chrétiens, à cause des églises que Redwan avoit ruinées, & des évêques & des moines qu'il avoit fait massacrer, il jugea à propos de dépouiller ce ministre impérieux de toutes ses charges, & rendit aux Coptes leurs anciennes libertés, leurs revenus & leurs privilèges.

❁ [ 1146. ] ❁

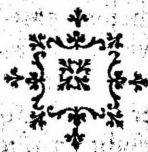
Le séditieux Redwan se fatigua bientôt de sa retraite; &, désespéré de n'avoir plus de part aux affaires, quoique le Calife le traitât avec toute l'honnêteté possible, il chercha les moyens de s'échapper du palais. Il y réussit, en faisant un trou à la muraille; &, s'étant rendu à Meſr, les Noirs & ses anciens partisans se déclarèrent en sa faveur. Mais la division se mit bientôt parmi les séditieux: Redwan voulut l'appaiser; &, lorsqu'il parloit, un des Noirs lui fendit la tête d'un coup de cimeterre, ce qui épargna au monarque Fathimite la peine d'envoyer des troupes pour les faire rentrer dans le devoir.

Q q iij



[1149.]

Après la mort de cet ambitieux, Hafedh gouverna sans ministre. Seulement, il fit solliciter Barham de quitter son monastere, & de revenir à la cour reprendre la charge que Redwan lui avoit enlevée. Le vertueux Barham consentit à venir au palais, pour assister le Calife de ses conseils, mais sans vouloir accepter le visiriat. Le prince Fathimite ne fit rien de mémorable jusqu'à sa mort, qui termina sa carrière à l'âge de soixantedix-sept ans, dont il en avoit régné vingt. Monarque ordinaire; foible dans la vertu, inconséquent dans le vice, peu capable de tenir le sceptre, s'il parut avoir une ombre d'autorité, il la dû aux divisions de ses ministres, qui plongeoient ses états dans une espece d'anarchie.



DHA FER - BEAMRILLAH, *en Egypte.*

[1150.]

**H**AFEDH laissoit un fils, appelé Abu-Mansour-Ismaël, qui commençoit alors sa dix-septième année. Ce jeune prince monta sans contradiction sur le trône Fathimite, prit le titre de Dhafer-Béamrillah, & déclara visir, ou plutôt souverain sous son nom, Naimoddin, l'un des plus grands favoris de son pere. Mais Ali, fils de Sélar, un des premiers seigneurs de la cour, qui étoit Emir d'Alexandrie & de son territoire, assembla dans les provinces occidentales de l'empire, un corps de troupes, qu'il renforça des garnisons voisines, & forma une armée puissante, à la tête de laquelle il s'avança vers le Caire. Rien ne s'oppose à son approche; les portes de la capitale tombent à l'aspect de ses guerriers: Naimoddin prend la fuite; & l'heureux Ali met le comble au triomphe de son ambition, en forçant son souverain de le déclarer son collègue.

— [ 1151. ] —

A peine le nouveau visir se vit-il affermi dans la dignité qu'il venoit d'usurper, qu'il parut vouloir faire un usage légitime de sa puissance. Par l'avis de plusieurs docteurs Musulmans, il abolit ces marques ignominieuses par lesquelles quelques-uns de ses prédécesseurs avoient voulu que les Chrétiens fussent distingués. Mais cette trompeuse équité étoit produite par une fine politique. A la faveur de cette indulgence, il se flattoit de tirer de grosses sommes de ceux qui en étoient l'objet. Personne ne s'y méprit; les bourses restèrent fermées; & , au bout de trois jours, Ali annulla les nouvelles ordonnances, pour faire revivre les anciennes. Il projetta même contre eux la plus terrible vengeance. Mais, tandis qu'il formoit les desseins les plus cruels, Nafr, fils d'Al-Abbas, gouverneur de Belbéis, le déposa & le tua, & fit donner à son pere la charge importante de visir.

— [ 1154. ] —

Nafr étoit beau, & les charmes de sa personne étoient relevés par les graces de la jeunesse. Le Calife, dont le cœur étoit sensible aux attraits de la figure, ne put

voir long-tems, sans un vif intérêt, le fils de son visir. Bientôt cette inclination devint une passion aussi violente que détestable. Il osa faire au jeune homme les propositions les plus monstrueuses. Les refus, loin de ralentir ses infâmes poursuites, ne firent qu'allumer davantage les flammes abominables qui dévoroient son cœur. Il lui proposa de tuer son pere, avec promesse de le déclarer visir à sa place, & de le combler de toutes les faveurs capables de séduire un sujet. Al-Abbas fut instruit, par son fils, des instances du Calife, des conseils qu'il lui donnoit, du prix qu'il attachoit à leur exécution. Tous deux en eurent horreur; tous deux convinrent d'immoler un prince dont les vices déshonoroient le sceptre du grand prophète. Ils inviterent Dhafer, avec deux de ses favoris, à une fête secrète; &, profitant de l'occasion, ils les massacrèrent tous trois, & jetterent leurs corps dans un puits. Mort déplorable, mais que l'on pourroit excuser, si les attentats & les désordres des souverains étoient des titres suffisans pour armer leurs sujets, au mépris de l'obéissance qu'ils leur ont jurée!





FAYEZ - BENASRILLAH, *en Egypte,*  
 ET  
 MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad.*

[ 1155. ]

**L**E lendemain de l'assassinat de Dhafer, Al-Abbas se rendit au palais, où tout étoit dans le trouble, parce que le Calife ne paroissoit point. Il feignit d'être allarmé lui-même, & s'empressa de le chercher de toutes parts. Après d'inutiles perquisitions, le perfide visir, pour mieux cacher son crime, prit l'extérieur d'un homme pénétré de douleur & d'indignation, & condamna les deux freres du monarque défunt & leur cousin-germain à périr sur un échafaud, comme coupables du meurtre de leur souverain. Ensuite il tira du sérail & d'entre les mains des femmes, le fils de Dhafer, qui n'avoit pas cinq ans; le fit proclamer Calife, sous le nom de Fayez-Benasrillah, & contraignit tous les grands à lui prêter le serment de fidélité. Cette conduite n'empêcha pas que le jeune prince ne fût tellement saisi à la vue des corps de ses oncles & de tous

ceux que le cruel visir avoit fait égorger, qu'il perdit l'esprit. En vain employa-t-on les remèdes pour rétablir les organes de son cerveau dérangé; tout l'art des médecins échoua contre le mal; & depuis ce funeste spectacle, le nouveau Calife n'eut jamais le libre exercice de sa raison.

[ 1156. ]

Le superbe ministre, ayant écrasé tout ce qui pouvoit faire ombre à son ambition, se livra tout entier à son caractère impérieux, & franchit toutes les bornes qu'il avoit gardées jusqu'alors. Mais son despotisme le rendit bientôt odieux à tous les Musulmans; & la cour & l'armée le soupçonnerent de concert d'avoir immolé le Calife à sa tyrannie. Cette défiance s'accrédita dans le secret, & fit des progrès rapides. En moins de deux mois, Al-Abbas vit s'armer contre lui tous les sujets de Favez: les dames elles-mêmes couperent des boucles de leurs cheveux; & les ayant attachées au bout des lances, en signe de douleur, elles les envoyèrent au général des troupes de l'empire, le conjurant de venger la mort du souverain sur d'indignes ministres qui en étoient coupables. Ce capitaine, cédant sans beaucoup d'efforts à ces vives instan-



ces, rassemble ses guerriers, & se met en devoir d'arrêter le visir & son fils. Ils le préviennent par la fuite, & se réfugient dans les pays que les Croisés avoient conquis depuis quelques années. La sœur de Dhafer s'adresse à eux; &, à force de présens & de promesses, elles les engage à s'assurer des deux traîtres. Les Croisés font aussitôt marcher quelques détachemens qui les rencontrent & attaquent leur escorte. Le combat est sanglant. Les deux assassins & les compagnons de leur fortune se défendent en désespérés. Al-Abbas perd la vie : son fils est chargé de fers; & les Francs le font conduire au Caire, après s'être emparé des richesses immenses que ces fugitifs avoient emportées avec eux. Le malheureux Nasr fut livré à l'implacable ressentiment de la princesse dont il avoit excité la juste vengeance. Elle lui écrasa, dit-on, & lui mit en pièces la main droite, tandis que les autres dames de la cour lui arrachoient, avec des tenailles rouges, la chair de dessus les os. On ajoute même qu'elles en mangerent. Il respiroit encore; malgré ces affreux tourmens, lorsqu'on l'attacha à un gibet, au milieu de la capitale; &, quand il eut cessé de vivre, on réduisit son cadavre en cendres.

[ 1157. ]

Après cette terrible exécution, Favez conféra la dignité de visir au général de l'empire. Un des premiers soins de ce nouveau ministre fut de faire chercher le corps de Dhafer ; & il le découvrit par le moyen d'un des domestiques d'Al-Abbas, qui lui indiqua le puits où il avoit été jetté avec les corps de ses deux favoris. Il fit inhumer celui du malheureux prince avec toute la magnificence convenable à un si grand monarque ; & le zèle du visir pour la mémoire de ce despote lui concilia les cœurs de tous les Egyptiens.

[ 1158. ]

Moctafi-Béamrillah meurt à Bagdad, à l'âge de soixante-six ans, dont il en avoit régné vingt-quatre. Comme il devoit son élévation au crédit de Masfoud, il ne prit aucune part au gouvernement tant que ce Sultan vécut ; mais, après sa mort, il recouvra son autorité, & n'en laissa aucune à Malec Shah II, successeur du prince Selgiucide, & demeura seul maître dans ses états, qui comprenoient l'Arabie & l'Irak Babylonienne. Peu de tems avant sa mort, ce prince avoit dé-

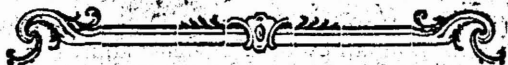
claré Joseph, son fils, pour son successeur. Une de ses concubines, qui avoit de lui un fils nommé Abu-Ali, voyant que sa maladie devenoit dangereuse, forma le dessein d'affassiner Joseph, se flattant de frayer par ce moyen à son fils le chemin du trône. Elle engagea dans son parti un grand nombre des femmes du palais; qu'elle arma de couteaux pour le massacrer quand il viendrait visiter son pere. Un petit eunuque, que Joseph envoyoit continuellement pour s'informer de l'état du vieux Calife, & qui vit ces femmes avec leurs couteaux à la main, l'instruisit du complot. Il prit alors une cotte de mailles; & l'épée à la main, il se rendit au palais. A peine y fut-il entré, que ces Mégeres l'affaillirent; mais il se défendit si bien qu'il en blessa plusieurs; puis, avec le secours du gouverneur du palais, qu'il avoit instruit de cette conjuration, & de quelques-uns des valets-de-chambre du monarque moribond, il les mit en fuite. Abu-Ali & sa mere tomberent entre ses mains; & il se contenta de les faire mettre en prison. Mais il traita plus rigoureusement les femmes qui avoient entrepris de lui ôter la vie; les unes furent exécutées publiquement, & les autres précipitées dans

le Tigre. Moctafi expiroit, tandis que ces scènes sanglantes se passaient auprès de lui. Joseph, se voyant sans rival, célébra ses obsèques, & se fit proclamer sous le nom de Mostanjed-Billah.

[1160.]

Fayez - Benafrillah termine ses jours, dans la sixième année de son Califat, & dans la onzième de son âge. On peut regarder le tems qu'il siégea sur le trône Fathimite comme un véritable interrègne, puisqu'il fut mineur & insensé jusqu'à sa mort.





MOSTANJED-BILLAH, à Bagdad,  
ET  
ADED-LEDINILLAH, en Egypte.

[ 1160. ]

LE successeur d'Al-Abbas dans le visiriat avoit, comme presque tous ceux qui l'avoient précédé, porté le despotisme à son comble, sous le nom du souverain. Revêtu du titre fastueux de Seigneur des Seigneurs, il asservissoit les grands de l'empire, il tyrannisoit les peuples, il multiplioit les impôts & les charges des sujets; en un mot, il n'oublioit rien pour se rendre exécration. La mort de Favez lui donna lieu d'affermir encore son odieuse puissance, en le laissant maître du choix du souverain. La succession au trône ne pouvoit regarder que des princes collatéraux : plusieurs avoient droit d'y prétendre; le visir élut Abdallah, fils de l'Emir Yusep, (Joseph) qui descendoit du Calife Hafedh, & le fit proclamer sous le nom d'Aded-Ledinillah.

Le tout-puissant ministre devoit, ce semble, se promettre des jours heureux & florissans sous le règne d'un monarque  
qu'il

qu'il avoit élevé lui-même. Ses espérances furent tristement déçues. Un jour qu'il entroit dans le palais, quelques scélérats, apostés, dit-on, par la tante du nouveau Calife, le poignarderent. Il ne fut pas tué sur la place; on le transporta chez lui, d'où il envoya un de ses favoris au Calife, pour lui reprocher sa mort. Aded se justifia par les plus grands sermens; & pour prouver qu'il n'avoit aucune part à cet attentat, il livra sa tante au visir, qui lui fit aussi-tôt trancher la tête en sa présence. Content de cette vengeance, le ministre expira, après avoir eu le crédit de faire déclarer son fils héritier de sa dignité. Les historiens conviennent qu'il possédoit dans un degré supérieur l'art de la guerre; qu'il étoit habile politique; qu'il entendoit le détail difficile du gouvernement; qu'il joignoit à la plus séduisante éloquence un talent décidé pour la poésie: mais son orgueil, son avarice, ses cruelles exactions éclipsaient tellement l'éclat de ses bonnes qualités, qu'il étoit universellement détesté, & que sa mort fut regardée comme un événement heureux pour l'Egypte.

[ 1162. ]

Son fils, nommé Zaric, prit le titre de Roi juste, & le démentit dès le com-  
*An. Arabes.* R r

mencement de son ministère. Un officier d'un grand mérite, appelé Shower, fut insulté par Hasan, neveu du nouveau visir. Shower se plaignit, sans être écouté; Hasan même, fier du crédit dont il jouissoit auprès de son oncle, ajouta l'outrage à l'insulte; & pour faire connoître au complaignant jusqu'où alloit le mépris qu'il lui portoit, il lui envoya une boëte qui renfermoit un de ces fouets dont on se servoit pour châtier les esclaves. Shower alors sortit du Caire, & se retira avec ses amis & ceux qui lui étoient attachés dans les déserts voisins d'Alexandrie. Là, tous les Musulmans qui avoient quelques sujets de mécontentemens contre le ministre actuel, ou que l'amour de la nouveauté transportoit, vinrent se joindre à lui; & bientôt il se vit à la tête d'une armée de dix mille chevaux, avec laquelle il entra sur les terres du visir, les mit au pillage sans opposition; puis, s'avancant vers le Caire, il menaça cette capitale & la cour de porter dans leur sein l'incendie, le carnage & la mort.

A l'approche de ce terrible ennemi, Zaric, saisi d'effroi, loin de prendre les mesures nécessaires pour lui résister, ne pensa qu'à se réfugier avec sa famille & ses richesses dans quelque place sûre.

Sa fuite fut aussi secrète que honteuse. Il jeta ses pierreries, qui étoient d'un prix ineffimable, & qui égaloient presque le revenu annuel de l'Égypte, dans une bourse, & mille dinars dans une autre, les mit sous la selle de son cheval, & disparut à toute bride dans le désert, sans oser se fier à personne pour l'accompagner ou lui donner connoissance de son évafion.

Cependant le Calife & sa cour, également allarmés des progrès de Shower, & de la pusillanimité du ministre, étoient dans la dernière consternation. Afin de prévenir de plus fâcheuses suites de la part de ce capitaine, Aded eut recours à un expédient efficace qui l'appaîsa : ce fut d'élever ce guerrier à la dignité de visir, en la place du fugitif Zaric. Ce malheureux ministre venoit de tomber entre les mains d'un détachement des troupes de Shower; ils le pillèrent, le dépouillèrent, & le laissèrent tout nud dans le désert, où il resta jusqu'à ce qu'il fût presque mort de faim & de froid. A la fin néanmoins, ayant été reconnu, Jacob, l'Emir des Arabes, le fit conduire dans sa tente, & l'envoya, sous bonne escorte, au Caire.

Quelle dut être sa surprise & sa con-



fusion, en trouvant un asyle dans un séjour où il ne devoit trouver que des fers ! Shower, qu'il avoit si indignement offensé, le reçut en ami, lui prodigua les marques de la plus généreuse pitié, & des appartemens dans son palais, où il le fit traiter avec toute l'honnêteté possible. Une bienfaisance si peu méritée n'empêcha point cet hôte ingrat de tramer la plus noire trahison contre son bienfaiteur, & de tâcher d'exciter les Emirs d'Egypte à la révolte ; tandis que le trop humain Shower, bien loin de soupçonner sa perfidie, le traitoit plutôt en frere qu'en prisonnier coupable, l'admettoit à sa table, & ne faisoit pas difficulté de le consulter sur les affaires d'état les plus importantes. A la fin, cet homme dangereux ayant tenté de se sauver, Tay, fils du visir, en eut bientôt connoissance, conçut des soupçons ; & s'en étant éclairci, il découvrit tant de trames criminelles, que, dans un transport de colere, il courut à l'appartement du traître, & lui trancha la tête d'un coup de sabre. Ensuite il révéla le crime & l'ingratitude de Zaric à toute la cour. Shower eut encore la générosité de le pleurer & de blâmer la trop prompte indignation de son fils.

[ 1163. ]

A peine le visir étoit-il délivré de cet ennemi secret, qu'un nouveau rival, nommé Dargan, prit ouvertement les armes pour le dépouiller de sa dignité. La fortune seconda l'audace du rebelle; Shower fut vaincu dans une bataille, & contraint de se sauver en Syrie, après avoir vu périr Tay, son fils, à ses côtés. L'infortuné ministre implora la protection de Noraddin, l'Emir Atabech de Damas; il promit de lui donner annuellement le tiers des revenus de l'Egypte, s'il vouloit l'assister de toutes ses forces, & le rétablir dans le visiriat, dont Dargan venoit de s'emparer; & comme il connoissoit la haine implacable de Noraddin contre les Chrétiens, il lui peignit l'Egypte en proie aux nombreux bataillons des Croisés, qui, fiers de leurs succès, menaçoient de leur joug tous les états des princes Musulmans. Le monarque, séduit par ces raisons, promit tout au fugitif Shower; & par son ordre, Afadod-din, surnommé Shairamb, entra en Egypte avec une armée nombreuse, destinée à chasser les Chrétiens, & à déposséder Dargan.

Cet usurpateur s'étoit affermi dans sa dignité. Toutes les charges de l'empire

étoient au pouvoir de ses freres, de ses parens & de ses créatures ; tout trembloit devant lui. Mais, pour rendre son autorité durable , il avoit fait une faute qui entraîna sa ruine, & qui causa bientôt la chute de l'empire Fathimite. Tous les officiers , tous les gens de guerre, tous les Emirs attachés aux intérêts de Shower avoient été immolés à l'ambition de son rival ; attentat funeste, qui dépouilloit l'Egypte des seuls citoyens qui pouvoient la défendre , & qui offroit, pour ainsi dire, la conquête de cette riche contrée à la premiere puissance qui voudroit l'entreprendre. Dargan fut vaincu, & Shower rétabli ; mais, dès qu'il se vit en possession de sa premiere autorité , au lieu de remplir les engagements qu'il avoit pris avec Noraddin , au lieu de lui rembourser les frais de l'expédition, il fut assez peu politique & assez ingrat pour refuser de payer la moindre partie de la somme stipulée , & pour contracter avec les Chrétiens croisés une alliance qui ne pouvoit que déplaire au souverain de Damas.

Aded voyoit avec une sorte d'indifférence toutes ces grandes révolutions qui agitoient son empire ; il lui importoit peu qui régnât sous son nom. Quel que fût le visir que lui donnât le sort, il en étoit l'esclave ; & e'eût été fait de lui, s'il eût

osé tenter de briser ses fers. Un trait prou-  
vera combien sa dépendance étoit servile.  
Zaga, empereur d'Abissinie, avoit usurpé  
le trône ; l'Abuna, ou métropolitain de ce  
vaste état, ne cessoit de lui reprocher son  
injustice. Le zèle du prélat devint odieux,  
& le monarque résolut de le déposséder  
de son siège. Un ambassadeur vint de sa  
part solliciter le Calife & son visir  
d'obliger Marc, patriarche d'Alexandrie,  
de qui dépendoit l'église d'Abissinie, à lui  
envoyer un nouvel Abuna, au lieu de ce-  
lui qui occupoit cette dignité, dont il le  
jugeoit indigne. Marc refusa généreuse-  
ment de se prêter à cette iniquité ; &  
cette affaire causa une contestation fort  
vive entre le Calife & son visir. Le des-  
pote prétendoit, avec raison, qu'on ne pou-  
voit, sans violer les loix les plus sacrées,  
contraire un patriarche d'agir contre les  
canons de son église ; & le ministre sou-  
tenoit que c'étoient-là des scrupules aux-  
quels on ne devoit pas avoir égard quand  
il s'agissoit d'obliger un souverain puissant,  
& qu'il falloit ordonner au patriarche de  
céder à ses instances. Le Calife répli-  
qua que, loin de l'y contraindre, il lui  
défendoit de se rendre. Le visir menaça,  
le monarque se tut ; & Marc fut jetté dans  
une prison, jusqu'à la mort du ministre.